



JonOne, La DU

The Keys are Unlocked.
| 2012, acrylique sur toile, 145 x 191 cm.



FULGURANCE GRAFFITI

PAR TOM LAURENT



Youth Wearing Skulls.
2012, acrylique sur toile, 200 x 155 cm.

Pour toutes les œuvres reproduites, courtesy Galerie Rive Gauche – Marcel Strouk.

Que le métro se fige ? Que la circulation de ses rames bondées charrie plutôt des couleurs, des sensations glorieuses, usurpent la symphonie monotone du quotidien pour en faire résonner les scansions radieuses. Toute la peinture de JonOne est un hymne à ce rendez-vous inopiné entre le rythme, le plan et la couleur, dans un temps de réalisation qui étire ou capte l'instant précieux de la révélation originelle.

« La seule chose qui me touchait, dans ce New-York où je n'avais pas ma place, où j'errais d'échecs en échecs, c'était l'arrivée de ces wagons peinturlurés de haut en bas dans les stations de métro. Imaginez ce flux coloré qui passe à 30 km/h, à quelques centimètres de vous, cela me fit l'effet d'un flash ! » La conséquence avant la cause : cette révélation de la couleur ne se mue pas en une étude de son environnement urbain, mais en celle de l'effet de ses sprays sur des supports en mouvement perpétuel. « J'avais et j'ai toujours l'impossibilité de percevoir une image comme fixe, figée dans son essence, et pour moi, ma réalité n'est pas figurative. Elle est abstraite, floutée par la sensation et les émotions qui parviennent à mon esprit. » La bombe aérosol apparaît comme le véhicule privilégié de cette volonté de ne pas céder à l'achevé : elle embrasse l'imperfection

et le vaporeux, le contour diffus tend à l'ouvert. Dès lors, son effort, en tant que peintre, est d'abstraire un ressenti, puis de lui donner forme avant de chercher à donner une représentation de la réalité des métropoles. Non plus le graffiti, mais l'idée du graffiti défilant dans les artères souterraines. Il s'agit tout d'abord pour lui de *donner à voir la sensation* de ces rames de métros jaillissant de la noirceur des tunnels pour y déverser leur lot d'agréments distillés en teintes bariolées. Le flou de l'impression capté sur le vif, son « apparente facilité », sa vitesse de résorption en appellent à une immédiateté, semblable à celle en jeu dans la musique. Dans *Jazz*, Matisse évoque avec un égal sacerdoce son premier voyage en avion, un Paris/Londres qu'il recommande à ses étudiants d'alors. La liberté, que procurent ces visions défilant dans les yeux éblouis, permet des associations en



Da most precious of things.
2012, acrylique sur toile, 203 x 156 cm.

pages colorées. Le livre que JonOne s'octroie à la suite de son voyage immobile s'appelle la rue. « Avant mon arrivée à Paris en 1987, à New York, on me considérait comme un criminel. Pourtant, je ne voyais pas mon art comme de la dégradation, comme du vandalisme. J'utilisais des moyens d'expression au même titre que les artistes dans les musées, dans les galeries. Le but, c'était de véhiculer mes œuvres dans toute la ville. Paris a changé beaucoup de choses, au niveau de la perception de mon activité. » Le premier coup de bombe trouve sa source dans une impasse : celle de la voie que trace l'Amérique du rêve aux enfants du *melting-pot*. « Je suis l'exemple même du raté. Toutes ces choses que l'Amérique me demandait – aller à l'école, trouver un travail, bien m'habiller –, je les échouais. La seule émotion que je ressentais était face à la peinture que les gens qui faisaient du graffiti pratiquaient depuis les années 1970 dans mon quartier de Harlem : la liberté se trouvait là, dans le New-York sauvage d'alors. » JonOne est d'origine dominicaine : à partir de 1970, les graffitis des Latino-Américains issus des classes populaires new-yorkaises s'installent

dans les moindres recoins de la ville et, à l'instar de la culture Pop, infiltrèrent les Beaux-Arts, acte de mobilité sociale. Entre les expressions populaires et la culture séculaire, s'immiscent des allers-retours, vampirisation que le romancier américain Norman Mailer signale, dans *The Faith of Graffiti* (1974), précoce descente dans cet univers encore adolescent, en suggérant que « ces jeunes s'enrichissent inconsciemment par tout art qui affiche une parenté visuelle avec le graffiti », citant, entre autres, Matisse et Pollock. Phénomène que les institutions artistiques tentent d'enregistrer : l'exposition *High & Low, Modern Art and Popular Culture*, organisée au MOMA en 1990 en témoigne, alors que le courant du graffiti se durcit face à la répression dont il fait l'objet de la part des autorités. *Comics* et dessins animés, objets de couleur et de mouvement, forment la littérature visuelle à laquelle JonOne a accès, mais la rencontre avec d'autres artistes lui ouvre les yeux sur la possibilité d'élaborer une formule personnelle. Pour les tenants du graffiti parisien, dont il voit naître les prémises, sur les palissades du Louvre puis au terrain vague du quartier de Stalingrad, il appa-→





1 « 10 Tablets Commandments » Books Of Wisdom. 2012, acrylique sur toile, 145 x 209 cm.

raît comme l'Initiateur, comme le Ludique, celui qui transgresse tout en s'imposant comme une référence. Dans les années 1980, à New-York, il digère le passé de la scène qui s'active principalement dans le métro et dans la rue. Dans un univers cloisonné par le style, générateur de normes, JonOne instaure la liberté en *axis mundi*. Avant le départ pour Paris, l'invention du *Freestyle* délivre la lettre de sa pesanteur et l'inscrit plus intensément dans la peinture abstraite. Suivant les étapes nécessaires à la réalisation du graffiti – le croquis, le remplissage, les contours, suivis de la mise en volume –, il procède par rétention. Ne conservant qu'un dessin sommaire, architecture sous-jacente où il pose les bases spatiales de sa pièce, ainsi que son flux coloré, il crée des signes flottants, suspendus dans l'espace, substituant au statisme de la lecture la circulation des énergies visuelles. L'improvisation, telle qu'a pu la développer le musicien Ornette Coleman dans son Free jazz, joue un rôle d'importance : au thème principal s'agrègent des glissements, des échappées qui apparaissent sous le jeu d'associations libres.

Lorsqu'il soustrait au tohu-bohu de la rue le cadre de la toile, celle-ci est source de nouvelles contraintes donc de nouvelles appropriations. L'« infini terrain de jeu » de la rue, ses parois sans limites, les règles du visible s'en trouvent bouleversées. En comparaison, ses grands formats lui paraissent confinés. JonOne insuffle à son écriture des approximations volontaires et cadencées, l'immensité et l'indétermination initiales resurgissent, à la manière d'une effusion, fluide et sanguine, énergie brute en expansion, débordant mentalement le cadre qui lui est donné. Dans l'atelier, l'acrylique remplace la bombe, mais la vitesse qu'elle autorise perdure. Sa calligraphie, comme un cri scandé par-delà l'*horror vacui*, portant signature du nom qu'il s'est choisi, véhicule de son identité

d'artiste, se répète pour mieux s'annuler. Saturation, recouvrements jusqu'à l'illisible pour fondre le signe en forme, en signal pictural. Un pas est fait vers la « peinture pure », qui ne renie pas les origines. « Mon travail est parti dans la direction de l'art abstrait, à la manière de celui de Jackson Pollock. Mais c'était comme une bagarre, comme si dix personnes me tombaient dessus en même temps et que je me débattais. Une véritable bataille pour pouvoir m'exprimer. » Une manière d'invasion turbulente qui va chercher dans un espace *all-over* et le *dripping* son rapport à la surface, mais propose également un kaléidoscope de plages colorées que vient cerner la puissance mâle de ses caractères, cette alliance du scripturaire et du pictural qui, comme dans la calligraphie extrême-orientale, se donne à voir simultanément : le lisible le partage au visible. L'écriture et sa maculation, son éclatement en taches, se font l'incarnation du geste à l'œuvre, sismographe des soubresauts de l'âme de l'artiste. La peinture tend à l'événement, « le geste se fait le résultat d'une force », comme l'explique la leçon de Kandinsky : traversé par des « visions », JonOne parle de « don », de lui-même comme d'un « véhicule » et de « transmission ». Dans son regard défile l'ininterrompu des rames peintes et, sur ses vêtements, les effusions d'acrylique qu'il fait rayonner en facettes multiples par ses déplacements saccadés.

Le fragment est lié à sa perception : affichiste de sa propre recreation, il prélève dans sa mémoire visuelle la force archaïque du choc de ses débuts. Éblouissement primitif dont il préserve l'intacte fraîcheur en y ajoutant de nouveaux stimuli, produisant des variations autour d'une même fulgurance de la couleur, redistribuée sur la toile. Un voyage en Asie l'amène à s'intéresser à la complémentarité des énergies ; sa palette s'essentialisant en noir et blanc, il sort du territoire de la lettre, le signe se mue en

JonOne en quelques dates

Né en 1963 à New York (d'origine dominicaine). Vit et travaille aux Lilas.

- 2011 Bund 18 Gallery, Shanghai
- 2011 *The City Breathes*, Galerie Rabouan-Moussion, Paris
- 2010 *Abstractions*, Galerie Magda Danysz, Paris
- 2009 *Né dans la rue – Graffiti*, Fondation Cartier, Paris
- 2006 Musée Paul Valéry, Sète
- 2006 *L'art modeste sous les bombes*, Musée international des Arts Modestes, Sète
- 2004 *Night and day*, Speerstra Gallery, Paris
- 2003 *Collaborative Works JonOne-Agnès B.*, Agnès B., Los Angeles, San Francisco & Chicago
- 2003 *Installation Black Block*, Palais de Tokyo, Paris





The Longest of Travels.
2012, acrylique sur toile, 145 x 165 cm.

forme abstraite. L'écriture spatiale, pour autant, est toujours repérable, là où le sens langagier est mis hors jeu. Ces derniers travaux l'attestent : condensés de plusieurs des manières qu'il a développées, ils les agrègent sur une surface unique. Ils ouvrent des lucarnes sur une trajectoire allant du graffiti new-yorkais, racine de sa pratique de peintre, à l'ouverture à l'Art, dont la majuscule fait écho à cette « Asphyxiante culture » dont parle Jean Dubuffet. Car, encore une fois, il ne s'agit pas de virtuosité, mais de surmonter une contradiction entre deux univers hétéronomes. À l'artifice de la lettre, le silence

de sa peinture, son absence de discours univoque et de programme initial, son primitivisme antérieur au langage, trouvent dans sa graphie, désengagée de la syntaxe, un possible remède.

GALERIE RIVE GAUCHE, PARIS.
Du 11 mai au 16 juin 2012.
JonOne - Transformations.